



Aucun romancier n'avait, jusqu'à lui, aussi bien perçu l'essence du capitalisme, fondé sur l'incertitude et l'angoisse >>

BERNARD MARIS DANS «HOUELLEBEQC ÉCONOMISTE >>

Retrouvez sur Internet, chaque mardi, la chronique «Livres pour la jeunesse».



SUR WWW.LEFIGARO.FR/LIVRES

LE CHIFFRE DE LA SEMAINE

2 millions d'euros

C'est l'estimation des 250 manuscrits, éditions originales, photographies de Verlaine, Rimbaud et Mallarmé appartenant à Édouard-Henri Fischer et mis aux enchères par Christie's le 4 novembre.

EN VUE littéraire

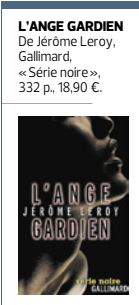
JEUNESSE

Au bout du monde

À treize ans, Gaspard décide de rejoindre son père parti brutalement de la maison sans explications. Il pense pouvoir le trouver dans l'une des étapes de sa tournée de musicien. Le voilà en route avec, bientôt, la police à ses trousses. Les affaires se compliquent lorsqu'Honoré, un adolescent fragile, décide de l'aider dans sa quête. *Gaspard des profondeurs* n'est pas un énième ouvrage réaliste sur un adolescent fugueur. C'est un voyage onirique entre deux mondes, celui de la surface des choses, qui dévoile les aventures d'un jeune fugueur sur les routes du sud de la France, et celui des profondeurs, qui emmène le lecteur dans les songes du héros doté d'une imagination foisonnante. Quelle est la part du rêve et de la réalité ? L'auteur brouille savamment les pistes dans ce roman ensorcelant. En jouant plusieurs registres, il gagne la curiosité plus la totale attention du lecteur. F. D.

Le Jour des morts

JÉRÔME LEROY Une fiction politique percutante aux allures de dissection de l'Hexagone.



L'ANGE GARDIEN
De Jérôme Leroy,
Gallimard,
« Série noire »,
332 p., 18,90 €.

SÉBASTIEN LAPAQUE
slapaque@lefigaro.fr

ON L'AURA COMPRIS. Jérôme Leroy se consacre désormais exclusivement au roman noir et à la poésie. Un bon polar entre deux recueils de vers est la cadence qu'il s'est imposée pour trouver le moyen de désespérer jusqu'au bout de la violence, de la bêtise et de la laideur de notre époque. Trois ans après *Le Bloc*, une fiction politique aux allures de dissection à vif du grand corps malade de la France, voici *L'Ange gardien*, une façon de suite contemporaine à *L'Histoire des Treize d'Honoré* de Balzac. Au cœur de l'intrigue, l'Unité, une police parallèle devenue un véritable État dans l'État à la faveur du pourrissement de l'esprit public. Le roman s'ouvre dans les

pas de Berthet, un des meilleurs membres de cette officine chargée des basses œuvres. « *Berthet était un membre de l'Unité. Berthet savait que le déterminisme n'existait pas, qu'il suffisait d'une poignée d'hommes décidés, sans pitié, sans morale pour changer dans l'ombre le cours des événements.* » Il se poursuit dans ceux de Martin Joubert, un écrivain au bord de la crise de nerfs, et se termine dans le sillage de Kardiou Diop, une jeune femme d'origine africaine née dans un milieu populaire, qui deviendra ministre au terme d'un long parcours.

Chasse à l'homme

Enfant de Balzac par le goût du complot, de Chardonne par la délicatesse de ses portraits féminins et de Manchette par sa connaissance encyclopédique des armes à feu, Leroy a l'art d'associer trois destins

contrastés pour nous révéler des choses extrêmement désagréables sur l'état de corruption avancée de notre société.

À la suite du *Bloc*, qui évoquait un capitalisme pourrissant et pourrisseur en proie à des pulsions fascistes, *L'Ange gardien* nous propose de « lire l'Histoire de France depuis soixante ans sous un autre regard ». Cet autre regard, c'est Berthet qui le porte d'abord. Mû par des passions très anciennes, ce cousin du *Samourai* de Melville (même élégance, même mutisme, même inquiétante étrangeté) s'est entiché de Kardiou Diop et a décidé de devenir son « ange gardien » en la préservant de ses ennemis pour assurer son parcours jusqu'aux sommets de l'État.

Dans l'univers romanesque très singulier de Jérôme Leroy, Kardiou Diop est le double inversé d'Agnès Dorgelle, la présidente du

Bloc patriotique qui rêve de prendre le pouvoir en France. On ne comprend pas vraiment pourquoi Berthet s'est imposé cette mission redoutable. « *Comme s'il voulait payer quelque chose, expier ou je ne sais quoi.* ». Mais on découvre qu'elle ne va pas sans contrariétés. Au sommet de l'Unité, sa fantaisie déplaît. On veut le tuer.

C'est ainsi que *L'Ange gardien* délivre ses sortilèges au rythme impeccable d'une chasse à l'homme. Mais ce roman tranchant comme l'épée ne serait pas si réussi s'il ne comportait pas une forte dose d'angoisse comique. Leroy est excellent lorsqu'il met en scène Martin Joubert, l'écrivain raté qui rend publics les lourds secrets qui lui ont été confiés sur le fonctionnement de l'Unité; et divinement inspiré lorsqu'il clôt son roman noir le jour des morts. ■



GIPSY BLUES
De Jean Vautrin,
Allary Éditions,
367 p., 18,90 €.

Tous les chemins mènent au Rom

JEAN VAUTRIN Le Prix Goncourt 1989 se met dans la peau d'un jeune Gitan lettré.

MOHAMMED AÏSSAOUI
maïssaoui@lefigaro.fr

PAGE 14, le lecteur est prévenu : « *Quand vous re-fermerez ce livre, monsieur, je serai mort à vingt-quatre ans.* » La fin ne surprendra donc pas, mais on reste accroché jusqu'au bout à l'histoire de ce jeune Gitan, Cornelius Runkele. On connaît la verve de Jean Vautrin, c'est sa marque de fabrique, c'est notre griot blanc. Cette fois, il se met dans la peau d'un Tzigan, de quinze à vingt-quatre ans. Sa méthode ? Il prend le lecteur par l'épaulé et s'en va narrer l'histoire de son personnage comme s'il la vivait lui, cette histoire, dans sa chair et dans sa tête. Sa force ? Il épouse complètement le langage de Cornelius, si bien que *Gipsy Blues* peut aussi s'apprécier comme un dictionnaire français-manouche, sans la lourdeur encyclopédique.

Car le langage, la langue, les lettres, la lecture sont omniprésents



Une nouvelle fois, Jean Vautrin donne une voix aux marginaux.

dans ce récit. Cornelius a reçu de sa belle-mère le goût des mots et des écrivains. Même s'il a du mal au début avec l'école - en vérité, surtout avec les enseignants -, Cornelius devient au fil des années un fin lettré. « *Peu à peu, je retrouvais mes marques. Mes chers livres. Mes habitudes. Monsieur Dickens, le grand*

Victor Hugo, un certain Jules Vallès et à la moindre lecture, je parlais faire le coup de feu sur les barricades avec les Communards... », écrit ce passionné de Cervantès. Il possède une sacrée plume, puisqu'il a laissé sept carnets de Molskine, le dernier, brutalement achevé, tient sur trois pages. Chaque carnet repré-

sente une partie de la vie tumultueuse de Cornelius.

« Écouter chanter la mort »

Ses têtes de chapitre sonnent comme des aphorismes ou des titres de poèmes : « *Le flamenco, la vengeance, et toutes ces façons d'écouter chanter la mort.* », ou « *Qui veut mettre sa vie à l'épreuve n'hésite pas à sauter dans le vide* » ou, encore, « *Si tu es au fond du trou, arrête de creuser!* »... Malgré le lyrisme du texte, il n'y a pas beaucoup de légèreté dans l'existence du jeune Rom. C'est toujours la même histoire : il fait tout pour échapper au destin que lui prédisent les oiseaux de malheur - « *un Gitan lettré est toujours un Gitan* », ne cesse-t-on de lui faire comprendre. Mais se retrouve souvent dans de sales draps, avec, notamment, une accusation où il risque vingt ans de réclusion. Même l'amour de Tsiganina n'est pas une partie de plaisir. Reste ces beaux carnets d'un « *voyage au pied d'un arc-en-ciel* », que Vautrin a retrouvés... ■



GASPARD DES PROFONDEURS
De Yann Rambaud,
Hachette,
300 p., 15,90 €
(à partir de 12 ans).

BD

Alaska 1914

En novembre 1914, dans les Vosges, le capitaine Moufflot de la 62^e BCA est pris dans une embuscade et laissé pour mort. À l'autre bout du monde, en Alaska, deux Français, un ingénieur et un vieux jésuite qui a passé dix ans chez les Inuits, rentrent rejoindre leur régiment. Après des péripéties savoureuses qui campent bien la situation politique et militaire à Paris, où l'on se demande comment apporter du matériel aux troupes cantonnées sous la neige, on entre dans le cœur de l'intrigue : le capitaine Moufflot qui a réapparu et le jeune ingénieur, anciens compagnons d'aventure, convainquant l'état-major de les envoyer en Alaska chercher des chiens de traîneau pour assurer les transports sur le front. Premier volet d'une histoire inspirée par des personnages et des faits qui ont réellement existé, cet album est servi par un bon scénario et un dessin de fort tempérament. A. L.



LES POILUS D'ALASKA
De Félix Brunel, Michael Delbosco et Daniel Duhand,
Casterman,
66 p., 13,50 €.

À quoi bon travailler ?

YUN SUN LIMET Une méditation sur la vie

ASTRID DE LARMINAT
adelarminat@efigaro.fr

UNIVERSITAIRE reconvenue dans l'édition, écrivain à ses heures perdues, Yun Sun Limet a commencé à rédiger cet opuscule épistolaire lorsqu'elle a appris qu'elle était atteinte d'une maladie grave. La question du sens de sa vie et de la vie en général se pose à elle avec une acuité douloureuse. Confrontée à la brièveté de l'existence, elle s'interroge en particulier sur le sens du travail auquel on consacre tant de temps au cours d'une vie. Comme les *Lettres à Lucilius* de son cher Sénèque dont elle relit et commente *De vita beata* et *De brevitate vitae*, ce livre est composé de courriels, numérotés

de 1 à XXXIX, qu'elle adresse à deux amis d'enfance et à un confrère universitaire. Aux unes, elle confie ses interrogations profondes, des souvenirs d'enfance, ses rêves d'éternité. Au troisième, elle rend compte de ses recherches sur la conception du travail qu'ont développées les sociétés au fil de l'histoire, depuis l'Antiquité.

Sa réflexion s'appuie sur les travaux d'André Gorz, Jean-Pierre Vernant, Jacques Le Goff, Marx, Alain Touraine, L.-M. Moreau-Christophe.

Mais au fil du livre, elle prend conscience qu'en théorisant sur le travail, elle étudie la question du sens qu'elle a donné au sien, tiraillée qu'elle était entre un métier qui lui volait son temps et son désir d'écrire. Un texte poignant où l'on voit que les idées et les théories ne consolent pas. ■

DE LA VIE EN GÉNÉRAL
De Yun Sun Limet,
Tibi,
170 p., 9 €.

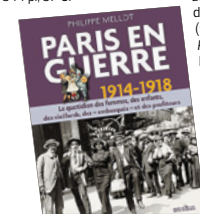


MARQUE-PAGES

14-18 : la grande guerre sous le ciel de Paris

Samedi 1^{er} août 1914, il est 16 heures quand les églises de France et de Paris sonnent le tocsin. Le pays est en guerre et les hommes sont mobilisés. Sous la chaleur, Paris se vide et devient le vrai Paris du mois d'août. Tout disparaît, on réquisitionne : chevaux, fiacres, taxis... Une ambiance de départ en croisade. Les autobus rentrent du front où ils déchargent les soldats par fioles. Sur leurs carcasses poussiéreuses qui découvrent un Paris d'enterrement, des mots tracés par les soldats : « *Bonjour au boulevard* », « *On vit toujours* ». Auteur de ce beau livre, Philippe Mellot est un spécialiste de la capitale, du Paris sens

PARIS EN GUERRE 1914-1918
De Philippe Mellot,
Omnibus,
344 p., 37 €.



dessus-dessous, du Paris inondé, du Paris au temps des fiacres (titres de ses ouvrages). *Paris en guerre 1914-1918* est le fruit d'un fonds de 36 000 documents qu'il a exhumés depuis ses treize ans. Il raconte un Paris qui s'occupe au cours d'un quotidien rationnel. Un livre d'images complet, rythmé par les témoignages d'époque, brochures d'articles, photos de la vie à l'arrière, dessins

satiriques des revues d'alors... Les anecdotes pleuvent autant que les premiers obus sifflent au-dessus de Paris, première ville bombardée de l'Histoire. On apprend le saccage par les Parisiens des brasseries Pschorr et Heidt, de tout ce que la ville contient de german. Paris vomit la bière de Munich. Quatre années durant, la capitale prend des allures de ville de province. On ne sort plus le soir : théâtres et cafés sont fermés. En 1915, la Ville Lumière s'éteint même par crainte des bombardements. « *On ne découvrait au loin ni les tours de Notre-Dame ni les minarets du Trocadéro* », raconte *Le Croquis de Paris*. Les « embusqués » vendent des figurines militaires, cartes postales de guerre et images patriotiques. Le livre s'achève sur la journée du 11 novembre 1918. On distribue le charbon gratuitement. Enfin, les militaires signent les traités jamais digérés par l'Allemagne. Et sur les Champs-Élysées, Max Jacob et Jean Cocteau interpellent déjà les enfants : « *Depêche-toi de jouer, petit mort de la prochaine guerre.* » PIERRE ADRIAN